

Couverture : © Dragonfly Design
Crédits : © Adobe Stock
Photo auteur : © Christophe FAYET Cfashion Mag'Lyon
© Tous droits réservés
Audrey LUCIDO Autoédition
45 Impasse Barbet
01120 PIZAY

Audrey LUCIDO

Cruelle éternité

Tome 1 Maxine Leroy détective privée

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-2555-5

© Audrey LUCIDO, 2024.

Ce roman est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et actions sont le produit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, est entièrement fortuite.

Interdiction du droit de reproduction

"Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle."

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre 1

Résiste !

Comme un murmure insolent, ce mot résonne en moi avec violence. Mon corps frissonne. Mon cœur est au bord du suicide. Mes nerfs se crispent en entendant l'affreuse mise en garde, prémices d'une apocalypse.

Je me réveille en sursaut. Les yeux ouverts dans la pénombre, je scrute ma chambre en silence. Il est sept heures du matin et rien ne justifie ce pernicieux avertissement. Soulagée, je me love sous ma couette dans l'espoir de me rendormir. Cependant, ce murmure insiste. Persiste. Gronde aux portes de mon cerveau qui finit par céder. Un flot de pensées s'engouffre brusquement dans les méandres de mon esprit. L'étendard de cette rumeur flotte au-dessus d'un amas d'idées indisciplinées et scande encore et encore ce slogan provocateur. Résiste !

Certains appellent cela de l'intuition. D'autres parlent d'instinct de survie. Peut-être s'agit-il des deux. Allez savoir...

Foutu pour foutu, je décide de me lever. Après une bonne douche et un café, ma journée peut commencer. Il est huit heures. Je vais dans mon bureau, situé dans une petite dépendance à côté de la maison. J'allume le feu et dis bonjour à Raphaël, mon associé, qui n'en revient pas que je sois si tôt au travail.

C'est alors que la silhouette enjôleuse d'un fantôme de mon passé se dessine sur la vitre floutée de la porte d'entrée : allure délicate, courbes généreuses et chevelure sensuelle. L'ombre d'une capeline découpe les mots inscrits : « LEROY et MIGNON. Détectives privés ». Je ressens au plus profond de moi l'impérieux conseil : ne pas ouvrir cette porte. J'ignore le premier coup de sonnette. Puis le second.

— Maxine ! On n'est plus au lycée. Qu'est-ce que tu fais ? Tu essaies de te cacher sous ton bureau ? Je te vois... Ton pull est rouge. Je te rappelle que ta porte est vitrée. Allez... Ouvre-moi ! J'ai besoin de toi !

L'ombre frappe maintenant de manière compulsive à un rythme infernal tout en laissant échapper des « Max » larmoyants de temps en temps. Cette mélopée horripilante

s'amuse avec mes nerfs tandis que le chuchotis de tout à l'heure refait surface. Résiste ! Résiste !

Je m'assois sur le sol et m'adosse à la paroi intérieure de mon bureau. Elle ne doit en aucun cas entrer. Elle se sait maligne. Un petit sourire espiègle doit être greffé sur son magnifique visage d'ange. Si elle croit que sa théorie du Big Bang émotionnel va fonctionner, elle se met le doigt dans l'œil. Si je continue à l'ignorer, elle s'en ira !

Raphaël, interloqué, me demande ce que je fais. Je lui interdis d'ouvrir la porte et l'incite à venir sous le bureau avec moi. Il me lance « C'est ridicule voyons ! », avant de se diriger vers l'entrée. Au moment où il pose la main sur la poignée, j'ai l'impression que le temps se fige. La plainte déchirante que les gonds font lorsqu'ils bougent me donne encore la chair de poule, en y repensant.

Mon amie d'enfance, Garance, fait son entrée. Long manteau noir ouvert, jean délavé, pull cachemire *oversize*¹, bottines fourrées marron : une tenue simple sublimée par la démarche chaloupée qu'elle arbore.

¹ Inhabituellement grand.

Garance dit bonjour à un Raphaël subjugué par cette apparition et vient se poster devant mon bureau. Elle croise les bras sur sa poitrine tandis que son pied droit bat la cadence d'un tambour agacé. Elle attend que je sorte de mon trou. C'est bon. Je rends les armes. Je m'extirpe difficilement du dessous du bureau pendant que Raphaël invite Garance. Elle ôte sa capeline en feutre qu'elle garde entre ses mains. La tornade Garance prend enfin place sur le fauteuil qu'on lui a désigné.

Entrée avec la meilleure excuse au monde : « J'ai besoin de toi », elle fait irruption dans ma vie après toutes ces années. Je ne peux plus reculer. Il faut que je l'affronte. Posant une fesse sur le coin du bureau, ma jupe dévoile la naissance de mes cuisses. Garance jette un regard furtif empreint d'une admiration envieuse, légèrement saupoudrée de jugements. Les mains jointes sur mon genou droit, je lance un « salut » décontracté. Mais il ne fait pas illusion. Garance ne me connaît que trop bien. Nos regards se croisent, se jaugent. Une chose est sûre : elle doit être sacrément dans la panade pour venir me voir.

Raphaël passe devant moi afin d'offrir un café à Garance qui s'empresse d'en boire une gorgée. Ensuite, d'un

mouvement lent, elle croise les jambes pour s'ancrer sur son siège et enchaîne sur un ton acerbe.

— Je vois que tu as repris tes esprits. Je peux parler maintenant ?

— Excellente idée ! C'est vrai que l'on se voit tellement souvent, ironisé-je.

— Je sais que cela fait longtemps..., confirme-t-elle en posant sa tasse de café sur le bureau pendant qu'un silence de plomb s'installe.

Après quelques minutes, Garance décroise les jambes et pose les mains sur ses genoux. Elle ose enfin me regarder dans les yeux. Un échange silencieux autant que nébuleux me laisse perplexe. Ses yeux sont humides. Une larme coule le long de sa joue.

— Je ne savais pas vers qui me tourner. C'est un peu délicat, me confie-t-elle dans un souffle.

Je me lève pour attraper mon paquet de cigarettes posé de l'autre côté du bureau. Je le tapote machinalement trois fois sur ma paume droite. Garance en profite pour essuyer la larme arrivée aux bords de ses lèvres laissant place à son sourire malicieux que j'exècre au plus haut point.

Elle sait qu'elle a fait mouche. Excitée par ses derniers mots, je m'empresse d'allumer et de tirer une bouffée de ma cigarette. Lorsqu'une personne use du « C'est un peu délicat », cela sent le potin à plein nez. Et moi, je raffole des potins, des qu'en-dira-t-on, des ragots, des rumeurs, des confidences sur l'oreiller ou ailleurs... Tant qu'il y a matière à cancaner, je suis votre femme !

Je fais le tour de mon bureau tout en effleurant négligemment le plateau avec mon index. Un léger crissement s'élève dans la pièce, tel celui d'une craie descendant lentement sur un tableau noir. Je suis heureuse de ne pas m'être limé les ongles ce matin. Le sourire en coin, je prends mon temps pour aller m'asseoir dans mon fauteuil. Je glisse sur le cuir noir jusqu'à l'assise en me rattrapant comme je peux aux accoudoirs. Garance pouffe. J'ai perdu toute crédibilité. Je rabats autour de mon cou mon col en fausse fourrure. Je suis prête à l'écouter.

— Alors, Garance... Que me vaut l'honneur de cette visite ?

— Oh mon Dieu ! Vous êtes la fameuse Garance de son passé ? intervient Raphaël surexcité.

Garance hausse le sourcil droit et répond d'un ton sec :

— Pourquoi ? Il y a eu d'autres Garance dans sa vie ?

— Euh... Pas que je sache. Mais vous savez...

Raphaël fait une légère pause avant de pousser de son majeur la face de ses lunettes en écailles de tortue. Je lui ai déjà expliqué que ce geste pouvait être mal interprété, mais généralement il est le signe annonciateur d'un de ces interminables monologues dont lui seul a le secret. Il prend une profonde inspiration et déverse un flot de paroles à une vitesse folle ne laissant d'autre choix à son interlocuteur que de l'écouter.

Il explique à Garance que l'on se connaît depuis qu'elle m'a laissé tomber. Par un concours de circonstances, Raphaël m'a aidée à résoudre une enquête. Sans-abri à l'époque, il a surveillé pour moi les déplacements de mon suspect, car il faisait la manche en face de son domicile. Contre quelques billets, il me faisait des rapports très précis et je pouvais de mon côté effectuer d'autres recherches. « Les indices sont essentiels dans notre métier », lui précise-t-il. D'enquête en enquête, nous sommes devenus amis. C'est à partir de ce moment qu'il est venu habiter chez moi. Associés et colocataires, une équipe qui marche du feu de Dieu. De fil en aiguille, il lui raconte notre histoire, nos

déboires, nos joies. Le fait qu'elle me manque beaucoup. Que je lui parle souvent d'elle. Tout à coup, Raphaël se rend compte de notre malaise face à ses confidences.

— C'est bon ? Tu as fini ton cirque ? Installe-toi à côté de moi, s'il te plaît. Nous allons écouter cette pauvre malheureuse qui a tant besoin de nous, la provoqué-je.

— Oui ! Oui ! Je m'excuse, ma beauté ! Mais comprends-moi... Un pan de ton passé qui refait surface. Allez-y..., dit-il en prenant une chaise. Promis ! Je me tais !

Garance, perplexe, regarde le duo que nous formons. Elle sait qu'elle n'a pas d'autre option. Elle a besoin que cela reste confidentiel. Sinon, elle aurait fait appel à Antoine Achambeau.

ACHAMBEAU Investigations a pignon sur rue à Versailles. Les enquêtes pénales ou financières sont son dada. Alors que Raphaël et moi faisons dans l'adultère et la tromperie. Le bon rouge qui tâche ! Suspensions, duperies, trahisures sont notre fonds de commerce. Ce genre d'investigations demande de la discrétion. C'est pour cette raison que nous nous sommes installés dans l'ancienne maison de ma grand-mère, léguée à sa mort. Une petite maison rue Sainte Adélaïde, nichée au cœur d'une rangée de

garages, m'est alors apparue comme l'endroit rêvé pour l'agence.

Pas de plaque sur la porte cochère. Pas de nom. Seuls les initiés connaissent notre existence et le digicode. Le bouche-à-oreille est la meilleure carte de visite au monde. Les Versaillais en raffolent. L'agence LEROY et MIGNON est devenue la référence dans les enquêtes discrètes. C'est ce que Garance recherche et elle l'aura.

Maintenant que le calme est revenu, je l'incite à déballer son sac.

— Pourquoi es-tu venue me voir... Aïe ! Ça ne va pas ? crié-je.

Raphaël vient de me donner un coup de pied sous le bureau. Son regard noir m'oblige à rectifier rapidement mes dires.

— Je disais... Pourquoi es-tu venue nous voir ?

Garance toussote plusieurs fois avant de se lancer :

— Ambroise et moi...

Nous y voilà : Ambroise, son blaireau de petit copain responsable de la fin de notre amitié. Il est l'amour de sa vie. Depuis leur rencontre, il y a cinq ans, j'ai perdu le cœur

de Garance. Rien que d'y penser... Ce minable n'a rien pour lui. Fade et prétentieux, il s'est toujours cru supérieur aux autres. C'est bien ce qui a coincé entre nous. Il est con, tellement con. Mais, bien sûr, ce n'est que mon avis.

— Ambroise et toi ? reprends-je la gorge serrée.

Les yeux accrochés sur ses mains, Garance soupire avant de lâcher :

— Ambroise et moi allons... nous marier !

— Et ?

— C'est tout ce que cela te fait ? me demande-t-elle, vexée.

— Que veux-tu que cela me fasse ? Si je ne me trompe pas... Cela fait cinq ans que tu es avec lui. Selon les études des magazines féminins, au bout de ce laps de temps, les couples décident de se marier, ou de se séparer. Vous êtes dans la moyenne. Ni plus... ni moins ! Sauf si...

— « Sauf si » quoi ? Tu vois toujours le mal partout ! Tous les hommes ne sont pas comme ton père, Max..., lâche Garance.

Une vague de haine remonte du fond de mes entrailles, telle la lave d'un volcan en éruption. Le sang afflue d'un

seul coup dans mes tempes et se cogne contre mon crâne. La petite fille en moi se met à hurler à la mort. Ma respiration se saccade. J'avais quatre ans lorsque mon père s'est fait la malle avec son infâme Américaine. Je vous épargne les détails, mais c'était sordide. Ma mère qui découvre sa lettre de rupture sur la table de la cuisine. Les larmes qui coulent le long de ses joues. Sa furie lorsqu'elle jette toutes les affaires à sa portée. Je fulmine tellement que je finis par écraser ma cigarette entre mes doigts. La brûlure me ramène à la réalité. Je laisse tomber le bout incandescent et un trou apparaît sur la moquette beige. Je le fixe un moment pour me calmer. Raphaël pose sa main sur mon épaule. Je sursaute.

Je suis devenue détective privé pour prouver au monde que les hommes sont tous des menteurs hypocrites à l'esprit fallacieux. Je ne leur fais pas confiance et toutes mes histoires d'amour foireuses l'ont prouvé : tromperies, mensonges, secrets, infidélités... Le bouquet du parfait enfoiré ! Il ne me manque plus que la maltraitance et j'aurai mon ticket gagnant.

Garance ne m'aura pas à ce jeu-là. Même si, au vu de son regard peiné, je ne pense pas qu'elle l'ait dit

intentionnellement. Lui porter secours n'est pas envisageable : surtout pour une histoire de mec. Son mec ! Si j'accepte, cela pourrait mal finir.

Je prends donc mon temps pour la décourager. Je pianote sur le clavier de mon ordinateur éteint. Lis des papiers posés sur le bureau, griffonne quelques mots. Je fais tout pour l'ignorer. Mais elle est toujours là. Désespérée, je soupire avant de lui demander :

— Et donc ? Tu vas l'épouser. C'est ce que tu souhaites depuis le début. Je ne pige pas. Où est le problème ?

Les yeux baissés, Garance se redresse doucement sur son siège puis, après quelques minutes, plonge son regard dans le mien.

— J'ai hésité avant d'accepter, me confesse-t-elle, soulagée d'avoir avoué quelque chose qu'elle devait sûrement garder pour elle depuis des semaines.

J'éclate d'un rire tellement fort que Garance et Raphaël sursautent. Je m'attendais à tout sauf à ça. Elle en rêve depuis leur rencontre ; néanmoins, elle a hésité. Cela en est burlesque. Cependant, en voyant le visage fermé de mon ancienne amie, mon rire s'envole en un instant, comme une nuée de pigeons sur la place Saint-Marc. Les mâchoires

crispées, le regard fixe, Garance ne laissera pas passer cette incartade. Un tsunami de remarques acerbes et de reproches va bientôt s'abattre sur moi, maintenant ou dans quelques jours. Je vais le payer !

— Je me confie à toi et tu ne trouves rien de mieux que de me railler ! Tu n'as pas changé, lâche Garance au bord des larmes.

— Heureusement que je n'ai pas changé ! Sinon, je serais d'un ennui mortel ! Bon... Au vu du gros caillou que tu as au doigt, ton blaireau ne s'est pas moqué de toi. Il est énorme ! Autant que sa connerie d'ailleurs. C'est du zirconium ?

— Tu ne l'as pas digéré, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix triste.

— De quoi parles-tu ? lui réponds-je en gloussant comme une pintade pour dissimuler mon embarras.

— L'ultimatum... Tu n'as pas digéré le fait que j'ai choisi Ambroise et pas toi. C'est ça ?

— Nous y voilà ! jubile Raphaël. Le cœur du sujet.

— Dehors ! aboyé-je en bondissant de mon fauteuil.

Raphaël lève les bras en signe de paix avant de se retirer. Nous voilà seules. Un silence de plomb envahit la pièce, laissant nos pensées porter le poids de nos regrets. Je balaye des miettes imaginaires sur mon bureau puis dis :

— Tu veux vraiment que l'on en parle maintenant ?

— Oui ! Que l'on crève cet abcès. Tu permets que je commence, m'impose-t-elle.

Une discussion endiablée s'ensuit. Les reproches fusent. Les critiques blessent. La culpabilité assassine. La rancœur distille un à un les poisons de notre amitié. Rien n'est laissé au hasard. Nous cherchons à nous faire mal. L'échange houleux dérive rapidement sur Ambroise : son besoin maladif de tout contrôler et de faire obligatoirement adhérer les gens à son discours. Sinon, vous êtes persona non grata pour monsieur Ambroise de Chateldon.

— D'ailleurs, je l'ai toujours à l'œil, avoué-je fière de moi. Je le trouvais déjà suspect il y a cinq ans. Alors, entre deux enquêtes, une petite filature. Rien de bien méchant. Je n'ai rien trouvé jusqu'à maintenant, mais je suis sûre qu'il cache quelque chose.

— Tu n'as pas osé ?

— Je vais me gêner. Ce n'est pas parce que je ne te parle plus que je ne surveille pas ce qui se passe dans ta vie.

— Tu es insupportable !

— Tu devrais être flattée ! Je m'intéresse à toi malgré nos désaccords. C'est magnanime...

— Tu t'intéresses à moi ? Qu'est-ce que j'ai pu être conne ! Je n'aurais jamais dû venir te voir, me balance Garance en se mettant debout.

Elle attrape vivement son sac à main qui s'agrippe au dossier de son siège par la bandoulière. Garance tire, le siège bascule, tombe sur la moquette dans un bruit sourd et délivre le récalcitrant. S'empressant de le récupérer, elle se dirige à grands pas vers la sortie. C'est alors que je lui demande :

— Tu le soupçonnes d'adultère ?

Garance s'arrête net devant la porte. Elle n'ose se retourner.

— Sinon, tu ne serais pas là... Et surtout, tu ne serais jamais venue me voir, enfoncé-je le clou calmement.

À ce moment précis, mon cœur espère qu'elle va se retourner, s'asseoir et tout m'expliquer. Mais Garance se

contente de murmurer « C'est un peu plus compliqué que ça... » puis ferme la porte.

Par la fenêtre, je suis du regard Garance qui fend la brume matinale. Sa silhouette disparaît au fur et à mesure que ses épaules se baissent et que ses pieds traînent sur les pavés de la cour. Son âme en peine est alors devenue le maître de sa chaloupe. Aujourd'hui, mon passé a ressurgi devant moi et il y a sûrement une bonne raison. J'allume une cigarette, tire quelques bouffées avant de l'écraser aussitôt dans le cendrier. « Fais chier ! » lâché-je tout en passant la porte. Je traverse la cour en courant et hèle Garance qui s'arrête. Le corps tendu, elle met un moment à se retourner. Ses yeux pétillent en me voyant. Elle sait qu'elle a gagné et abat mes dernières réticences de son sourire *ultra-bright*².

² Très brillant.

Chapitre 2

Garance et moi entrons dans le bureau l'une après l'autre. Elle enlève son manteau pendant que je récupère mon téléphone portable sur mon bureau pour appeler Raphaël.

— Nous avons une nouvelle enquête sur le feu, lui dis-je laconiquement.

À ces mots, Garance sourit et s'empresse de s'asseoir. Pour ma part, je m'installe derrière le bureau tandis que Raphaël surgit, essoufflé, et se pose à côté de moi. Chacun est à sa place. Nous pouvons commencer.

— Je te préviens... que tout soit clair, ce que tu as fait est impardonnable. Tu es entrée dans ma vie lorsque j'en avais le plus besoin et tu m'as abandonnée pour un mec de pacotille. Tu ne vaux pas mieux que mon père ! Mais j'accepte cette enquête, car je déteste Ambroise. Et je rêve de le coincer, la défié-je en agitant mon index devant son visage, une vengeance en bonne et due forme est une excellente cure de vitamines. Cela va me booster à fond !

— Je vois que tu es toujours aussi magnanime ! me répond-elle d'un ton acerbe.

Qu'est-ce que je vous avais dit ? Le tsunami de remarques blessantes vient de se dresser prêt à s'abattre sur moi. Je ne suis pas au bout de mes peines !

Raphaël intervient tout de suite pour désamorcer la situation.

— Bon, les filles, vous n'allez pas recommencer. Tout le quartier vous a entendues vous disputer. Maintenant, vous allez m'écouter. Nous allons élucider cette enquête ensemble et tout va très bien se passer. Nous sommes d'accord ?

Garance et moi acquiesçons à regret. Faire équipe ? Une chose qui ne sera pas facile. Comment faire confiance à une amie qui m'a trahie ? La blessure béante de son choix suppure encore aujourd'hui. Si je veux survivre à cette enquête, je dois me protéger. C'est un jeu risqué qui peut m'éclater en plein visage.

— Raphaël a raison ! Mettons-nous au travail. Garance... Nous t'écoutons. Qu'est-ce qui te fait croire qu'Ambroise te trompe ? demandé-je de but en blanc.

Garance s'étouffe face à mon manque de tact, tousse à plusieurs reprises avant de reprendre son souffle. Fièvre de moi, je me tourne vers Raphaël qui me fait les gros yeux. J'attrape alors mon carnet en cuir et mon stylo pour prendre des notes tandis que Raphaël met en route le dictaphone. Le yin et le yang de la boîte à outils du détective privé sont en place.

Garance sort de son sac une photographie d'Ambroise et la tend à Raphaël. Tout en se retournant vers moi, elle me dit :

— Je ne te la donne pas... Tu sais déjà à quoi il ressemble...

— Il est mignon quand même ! J'en ferais bien mon quatre heures, nous confie-t-il les yeux gourmands.

— Oh, je t'en prie ! lâché-je dégoutée.

— Non, je suis sérieux ! Belle gueule et mystérieux à la fois. Bon chic bon genre, chemise avec petit pull sur les épaules, pantalon à pinces...

— Et glands sur les chaussures, dis-je en éclatant de rire. C'est tout lui !

— N'importe quoi ! Regarde ses cheveux légèrement en bataille avec ses bouclettes... Il est à croquer !

— Tu es aveuglé par ton envie démesurée de te taper tous les mecs que tu croises...

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité...

— Excusez-moi... Vous êtes mignons lorsque vous vous chamaillez, intervient Garance amusée, mais je n'ai pas beaucoup de temps devant moi. Je me marie dans trois semaines.

L'annonce de Garance fait l'effet d'une bombe. Je m'empare de mon portable et regarde le calendrier. Trois semaines ! Cela nous porte à Noël. Elle va se marier le jour de Noël. C'est d'un cliché ! Je l'imagine dans une robe de mariée forme sirène en tulle de cristal légèrement transparent avec des pierres fines avançant vers l'autel. Ses épaules recouvertes d'une cape blanche en fausse fourrure. Les demoiselles d'honneur, sûrement toutes ses meilleures amies, en ligne derrière elle, jetant des pétales de roses. C'est à vomir ! Je secoue la tête pour faire disparaître cette image cauchemardesque de mon esprit et reprends la conversation :

— Tu te maries dans trois semaines ? Tu sais que cela va être compliqué d'élucider cette enquête en si peu de temps. Tu t'en rends compte, j'espère ?

— Oui, je sais. Mais tu es la meilleure dans ce domaine...

— J'adore la flatterie, mais c'est impossible. On fonce droit dans le mur, conclus-je.

— Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner ! Tu es mon seul espoir... me supplie Garance.

— Tu l'as déjà dit. Trouve un autre argument...

— Ma beauté... On peut essayer. Qu'est-ce que l'on a à perdre ? me demande Raphaël.

— Du temps. De l'argent. D'autres enquêtes. Voilà ce que l'on peut perdre !

— Je vous paie les frais de l'enquête d'avance ; que vous ayez le temps de la finir ou pas, propose Garance.

Quand il s'agit d'argent, je suis toujours partante, surtout s'il entre si vite dans ma poche. J'accepte alors le compromis et précise bien à Garance qu'il est possible que cette enquête ne donne rien en si peu de temps.

Pour commencer, je note sur mon carnet les informations que je connais sur Ambroise et demande à Garance de me

corriger si nécessaire. Ambroise de Chateldon, vingt-cinq ans, Versaillais de souche. Sa famille est fortement implantée dans le réseau social de cette ville : bénévoles à la paroisse de leur quartier, ils participent à de nombreuses œuvres de charité. Ambroise est le dernier enfant d'une fratrie de six. Le petit chouchou de sa maman. Il a suivi son cursus scolaire dans un établissement d'enseignement catholique qui a un certain niveau d'exigence. Bon nombre de ses élèves finissent en classe préparatoire. Après son bac, il obtient un diplôme dans la communication visuelle et crée avec son ami, Grégoire Richecœur, l'agence *Identity*, spécialisée dans le conseil en communication. Il vit toujours dans l'hôtel particulier de papa et maman où il possède un étage. Garance a emménagé avec lui après l'annonce de leurs fiançailles. Toutes ces informations sont importantes, mais pas essentielles. En effet, dans ce genre d'enquêtes, il nous faut des indices plus croustillants : substantifique moelle du doute et de la peur de l'adultère.

— Je crois que le curriculum vitae de Môssieu est complet. Par contre, je te repose la question. Qu'est-ce qui te fait croire qu'Ambroise te trompe ?

Garance déglutit bruyamment avant de répondre la larme à l'œil :

— Depuis quelque temps, Ambroise a changé de comportement. Son emploi du temps varie constamment alors qu'avant, il était réglé heure par heure. Il a des réunions imprévues qui se terminent tard dans la nuit. L'autre soir, il est rentré à trois heures du matin. Cela ne lui ressemble pas...

Raphaël lui donne un mouchoir et l'incite à poursuivre.

— Ambroise est tendu lorsqu'il est à la maison. Il change de pièce dès que le téléphone sonne pour poursuivre sa conversation, ou bien il ne décroche pas en ma présence. Je me dis que je deviens cinglée...

— Non. Tu n'es pas cinglée. C'est le comportement d'un homme qui cache quelque chose. Quoi qu'il en soit, nous allons trouver ! lui précisé-je d'un air détaché.

— Est-ce que vous avez d'autres indices ? demande Raphaël.

Garance s'empresse de nous révéler ce qu'elle a pu glaner. Ses goûts ont changé. Il va de moins en moins au golf. Il a même délaissé la musique classique. Garance l'a

surpris en train de danser sur du rap dans la bibliothèque de leur appartement.

— Il gigotait dans tous les sens ! Je te jure... Il était ridicule ! Heureusement qu'il ne m'a pas vue, précise-t-elle partagée entre le rire et le désespoir.

— Vu sous cet angle, je comprends que tu flippes, lui dis-je en rigolant.

— Tu vois dans quelle panade je suis. Mais ce n'est pas tout. On n'est qu'au sommet de l'iceberg.

Garance se redresse sur son siège et commence à chasser des peluches imaginaires sur son pull avant de nous expliquer qu'Ambroise a été pris d'une certaine coquetterie. Il s'est acheté des caleçons tout seul. Alors que d'habitude, c'est elle qui le fait. Elle a découvert dans le placard de la salle de bains une lotion contre la chute de cheveux. Et leurs rapports sexuels ont changé. Surtout leur fréquence. Il a un appétit sexuel plus important. Garance n'en peut plus.

Je me délecte à regarder Garance marmonner entre les dents ce type de révélations... Les hommes trompant leur femme ont soit l'appétit sexuel qui augmente, soit ils les délaissent. Dans tous les cas, c'est mauvais signe.

— Est-ce que tu en as parlé à Ambroise ?

— Comment ça ?

— Ben... Que tu étais inquiète de tous ces changements ?

— Sûrement pas ! me répond Garance outrée. Tu sais très bien qu'on ne dit jamais ce que l'on pense.

— Je ne le sais que trop bien, soupiré-je, c'est votre éducation qui veut ça !

Un moment de silence s'installe devant ce constat affligeant. C'est vrai... Pourquoi le faire ?

Garance se racle la gorge et demande d'une voix fluette :

— Avec votre expérience en la matière, est-ce que vous pensez qu'Ambroise m'est infidèle ?

— Je ne vais pas te cacher que cela sent très mauvais. Tu nous as donné tous les indices qui corroborent un cas classique d'adultère. Finalement, je pense qu'il nous faudra à peine une semaine pour le coincer : grand maximum, lui confirmé-je.

Garance éclate en sanglots. Elle espérait encore se tromper. Raphaël lui apporte un verre d'eau qu'elle prend avec reconnaissance. Elle boit une gorgée et semble se calmer. Après quelques instants, elle renifle discrètement

dans son mouchoir, balaye d'un revers de main ses larmes et se crée de toutes pièces un masque de femme forte. Et elle a bien raison. Faire bonne figure, durant cette enquête, va être capital. Elle va découvrir des choses auxquelles elle ne pensait pas, va avoir des doutes, des peurs. Elle va devoir faire face à la souffrance, aux désillusions, aux moqueries, aux messes basses et autres ragots. Il va falloir qu'elle soit forte. Très forte.

— Attends-toi à être secouée par ce que tu vas entendre ou découvrir. Nous te tiendrons au courant de l'évolution de l'enquête au fur et à mesure, lui dis-je d'une voix neutre, n'oublie pas de faire le chèque avant de partir s'il te plaît. Cela fera mille huit cents euros.

— Mille huit cents euros pour une enquête ? C'est un peu cher ! lâche Garance.

— C'est le prix pour une semaine d'enquête. Nous sommes la Rolls des enquêteurs et cela se paie. Mais si cela ne te convient pas, la porte est grande ouverte. Et tu resteras dans l'ignorance qui te rongera toutes les nuits, lui assénè-je.

— Sois plus sympa ! me rabroue Raphaël.

— Non. Il faut être réaliste. Et pour le moment, les faits sont là. Ambroise est suspecté d'adultère. Nous allons soit les confirmer soit les démonter. L'avenir nous le dira.

— Ne vous inquiétez pas, Raphaël. Je la connais bien. Max fait sa pimbêche pour se protéger de ce qu'elle peut découvrir ou des sentiments qu'elle peut ressentir. Plus elle est froide, plus elle est malheureuse. Tiens, je te donne ton chèque et j'attends rapidement de vos nouvelles, m'enjoint Garance.

— Bien sûr, madame la comtesse. À vos ordres !

Au moment où elle passe la porte, je l'interpelle. Son chèque est blanc. Garance se retourne avec un air de défi et me balance :

— Comme ça tu as tous les moyens à ta disposition pour exécuter ta vengeance et me prouver ainsi que j'ai eu tort de choisir Ambroise il y a cinq ans.

Sur ces derniers mots, elle ferme la porte. Ses pas résonnent à nouveau dans la cour.

— Quelle sacrée femme ! s'exclame Raphaël empreint d'admiration.

— Oui... Bon... Il ne faut pas exagérer !

— Si, si ! Tu es d'une mauvaise foi ! Je dirais même que tu es jalouse...

— Arrête, s'il te plaît, lui demandé-je en soupirant. On peut se concentrer sur l'enquête ?!

Raphaël acquiesce avec un petit sourire en coin et nous passons en revue les informations que nous avons en notre possession afin d'établir un plan d'action. Raphaël va surveiller l'hôtel particulier des « de Chateldon ». Il est excellent à ce jeu-là. Quant à moi, je vais aller chez *Identity* afin d'être au plus près d'Ambroise la journée. De cette manière, il ne pourra pas nous échapper une seule seconde. Chacun de notre côté, nous cherchons les renseignements dont nous avons besoin pour réussir nos missions ; quand, tout à coup, je me lève d'un bond en murmurant :

— Mais bien sûr... Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Raphaël, suspendu à mes lèvres, m'observe fouiller les armoires métalliques du fond où sommeillent les pires secrets des anciens clients. Et il est temps de déterrer l'un d'entre eux !

— Nous allons entrer par la grande porte chez *Identity*, affirmé-je fièrement à Raphaël en revenant vers lui.

- Comment ça ?
- Grâce à Grégoire Richecœur...
- L'associé d'Ambroise ?
- Richecœur... Yes ! Il me doit un service et je vais me faire un plaisir de le lui rappeler, lui dis-je en brandissant le dossier cartonné.

Chapitre 3

Il est midi lorsque Garance passe la porte de l'agence de communication *Identity*. Cachée derrière les feuilles cartonnées d'un dossier, je l'observe se diriger vers Nathalie, l'assistante d'Ambroise. Après une courte conversation, un agaçant tac-tac de talons aiguilles s'élève dans les airs. Nathalie part vers la salle de réunion tel un horripilant pivert martelant un arbre avec son bec. Une semaine que je supporte le bruit incessant de ses talons. Et je ne parle pas de sa voix aiguë lorsqu'elle répond au téléphone. Je n'en peux plus !

En attendant son retour, Garance retire ses gants et sa capeline en feutre, puis ouvre doucement son long manteau noir en laine. Elle frissonne légèrement le temps que son corps s'adapte à la chaleur des bureaux. En effet, cette année, décembre s'est enveloppé d'un épais manteau de givre et de brouillard plongeant brutalement Versailles et ses environs dans un hiver cotonneux.

Garance jette un coup d'œil à l'*open space*³. Je m'enfonce un peu plus dans mon fauteuil, la tête dissimulée derrière l'écran de mon ordinateur, dans l'espoir absurde de devenir invisible. Néanmoins, elle s'approche de mon bureau et attend patiemment que je daigne lui accorder un regard. Depuis qu'elle a réapparu dans ma vie, cela devient une manie.

— Bonjour, madame. En quoi puis-je vous être utile ? demandé-je en prenant un air angélique.

— Max... Que fais-tu là ? me lance-t-elle de but en blanc.

— Parle plus doucement ! Tu veux me faire repérer ?

Elle hésite un moment, mais reprend rapidement son aplomb naturel et réitère sa question.

— Je suis devenue la nouvelle assistante de Grégoire Richecœur pour une semaine, réponds-je fière de moi. Tu sais, l'associé d'Ambroise...

— Oui ! Je sais qui est Grégoire. Je suis bénévole avec sa femme, Alice, à la paroisse, réplique-t-elle agacée. Comment as-tu fait pour être son assistante ?

³ Un espace de travail collectif dans lequel tous les bureaux sont installés sur un plateau unique. Les bureaux n'ont pas de cloisons.

— Grégoire me devait un service...

— Grégoire ? Un service ? À toi ? me balance-t-elle d'un ton méprisant doublé d'incrédulité.

— Oui, à moi ! Pourquoi cela te choque-t-il autant ? Peut-être parce que je connais tous vos petits secrets bien croustillants... lui murmuré-je.

— Tous nos secrets ?! Tu es sérieuse ? Tu as déjà enquêté pour Grégoire ?

— Oh si tu savais... Grégoire, c'est toute une histoire ! Mais revenons à nos moutons. Que fais-tu là ? Tu devais arrêter tes visites surprise...

— Oui, bon, ça va ! Une seule visite... Une seule visite depuis que je t'ai engagée... Tu ne vas pas en faire une maladie ! crie-t-elle au milieu de l'*open space* le doigt levé en ma direction.

Quelques têtes étonnées se retournent vers nous afin de voir d'où peut bien venir ce bruit.

— Chut ! Arrête de te donner en spectacle ! lui ordonné-je. C'est bon... Je ne t'ai rien dit...

Garance, victorieuse, sourit. Elle se tourne vers les collègues et leur explique que l'on répète une pièce de théâtre.

— On est dans la même troupe, précise-t-elle. C'est fou ! Je ne savais pas qu'elle travaillait ici.

Certaines personnes haussent les épaules, d'autres soupirent en secouant la tête puis elles se concentrent de nouveau sur leur travail, peu convaincues par notre interprétation. Garance fait alors le tour de mon bureau en me demandant d'une voix plus douce, mais légèrement saupoudrée d'inquiétude :

— Qu'as-tu trouvé sur Ambroise ?

Elle fait semblant de regarder avec moi un document sur l'ordinateur pendant que je lui révèle que la surveillance devant chez eux n'a rien donné. Raphaël y a passé la semaine. L'expression « vie insipide » a pris tout son sens. Ambroise part tous les jours à la même heure, va au travail et rentre à la maison entre dix-neuf heures et vingt heures. Pas d'escapades en sortant la poubelle. Pas de coups de téléphone caché dans le jardin. Rien de compromettant.

— C'est incohérent avec ce que tu nous as rapporté ! conclus-je exaspérée, donc... Je me suis fait embaucher par

Grégoire afin de surveiller Ambroise de plus près. Et me voilà dans la place !

— Mais tu es folle ! Ambroise pourrait te reconnaître, me lâche-t-elle dans un souffle.

— Avec ma belle perruque rousse et mes yeux devenus verts grâce à des lentilles... Aucune chance ! Il n'y a vu que du feu !

Garance agite sa main droite d'un air agacé pour chasser ma remarque. Elle se penche vers moi en me murmurant :

— Et... tu as trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Je t'avoue que je suis dégoûtée. Aucun mouvement suspect. Calme plat sur la fréquence. Que du travail. C'est d'un barbant ! En plus, impossible d'accéder à son bureau avec l'autre cerbère vissé toute la journée à son ordinateur et à son téléphone. Elle ne va même pas aux toilettes. C'est flippant !

Garance arbore un sourire en coin et me demande de manière taquine :

— Tu es devenue experte en mythologie grecque maintenant ?

— Mais de quoi parles-tu ?

— Du cerbère ! Tu as dit que Nathalie était un cerbère. Tu sais, le méchant toutou qui ne laisse passer personne aux portes des Enfers, m'explique-t-elle en grimaçant.

— Hein ? On s'en fout de ton cerbère ! Tu es là pour que l'on parle du cerbère ou d'Ambroise ? lui demandé-je en élevant légèrement la voix.

— Chut ! me dit-elle en agitant les bras dans l'espoir de me faire taire. Tu parlais donc de Nathalie...

— Je te disais... Que Nathalie ne bouge pas de son bureau. Et ça ne fait pas notre affaire, car je n'ai pas avancé d'un pouce ! ronchonné-je en croisant les bras sur ma poitrine.

Garance s'apprête à me suggérer quelque chose lorsque Nathalie remonte le couloir afin de lui annoncer qu'elle devra attendre la fin de la réunion d'Ambroise.

— Elle se termine d'ici une demi-heure, précise-t-elle tout en se tournant vers moi pour me reluquer par-dessus ses lunettes libellule.

Je lui fais un petit signe de la main avec un magnifique sourire. Elle lâche un « mouais » et retourne à son bureau en

dandinant des fesses. C'est la première fois qu'elle interagit avec moi en une semaine !

Le retour de Nathalie met fin à notre conversation. Discuter plus longtemps mettrait à mal ma couverture et Garance l'a bien compris. Elle remercie l'assistante de son fiancé et va s'asseoir sur le canapé de l'entrée. Elle regarde son téléphone, soupire, tapote de ses doigts l'accoudoir en bois. Quand, tout à coup, Garance se lève pour demander un café à Nathalie, qui, malgré un agacement certain, s'exécute. Une fois celle-ci disparue derrière les portes de l'ascenseur, Garance me fait signe d'entrer dans le bureau d'Ambroise. Je prends le temps d'inspecter l'*open space* qui s'est vidé à l'approche de midi et me faufile sur la pointe des pieds dans cette mystérieuse pièce. Je laisse la porte entrebâillée derrière moi. Garance s'installe à la place de Nathalie afin d'avoir vue sur l'ascenseur menant à la cafétéria, deux étages plus bas.

Tout en essuyant mes mains moites sur mes cuisses, j'examine les lieux. C'est une pièce plutôt spacieuse et lumineuse, meublée d'un bureau et d'une bibliothèque remplie de livres sur Louis XIV. Deux fauteuils club, agrémentés de coussins beiges brodés aux fils d'or,

complètent l'ensemble devant une table basse en verre au centre de laquelle un immense soleil est gravé. C'est alors que je me rends compte que ce symbole est présent sur les rideaux, les tasses à café posées sur le guéridon à l'angle de la pièce, le presse-papier, les serre-livres... Il est partout !

Je m'approche de la bibliothèque, caresse les livres afin de choisir la couverture la plus solide pour recevoir ma mini caméra plate et porte mon dévolu sur un livre bleu marine à la tranche dorée. Je clipse l'attache de la caméra à l'intérieur du dos et de la charnière du livre. Je recule pour observer du bureau la bibliothèque. La caméra est invisible. C'est parfait. Ensuite, je fouille sous les coussins des fauteuils. Rien. Les tapote. Rien. Feuillète les magazines de golf sur la table basse. Rien. Soulève le tapis du centre de la pièce dans l'espoir de trouver si ce n'est une trappe, une cachette ou une latte de parquet mobile. Rien, rien... Rien !

Je me dépêche de m'asseoir derrière le bureau. Quelques dossiers jonchent le plateau. Je tire les trois tiroirs de droite les uns après les autres, mais rien d'intéressant. Quand je relève la tête, je me retrouve nez à nez avec Garance dans un imposant cadre doré. Un magnifique portrait digne des plus grandes séries américaines. Large sourire à la brillance

clinquante, yeux pétillants, cheveux aux vents : le cliché de la femme parfaite.

— Ridicule ! lâché-je en pianotant sur le clavier de l'ordinateur.

J'essaye plusieurs mots de passe comme le prénom d'Ambroise, celui de Garance, leurs noms de famille ou encore leurs dates de naissance, sans grand succès. Je soupire, commence à me ronger l'ongle de l'index, quand j'aperçois du coin de l'œil Garance qui bondit de la chaise de Nathalie comme si une mouche l'avait piquée. Je m'approche de la porte sur la pointe des pieds afin de glisser mon œil dans l'entrebâillement : Garance se précipite vers le hall et se dépêche d'attraper ses vêtements sur le canapé.

— Bonjour, mon chéri ! Ta réunion est déjà terminée ? C'est parfait ! Nous pouvons aller déjeuner tout de suite, lance-t-elle d'une voix forte.

— Je te trouve bien enjouée. Tu vas bien ? lui demande Ambroise d'un ton sec, qui surgit du fond du couloir.

— Je suis seulement heureuse de te voir, déclare Garance avec un tendre sourire.

— Je n'en doute pas. Mais attends deux minutes. Il faut que je range ce dossier dans mon bureau.

— Laisse-le sur celui de Nathalie, elle le rangera, suggère-t-elle, essayant par tous les moyens de me sortir de ce mauvais pas.

— Je préfère le ranger moi-même !

— C'est le travail de ton assistante ! Si tu lui fais tout...

— Et d'ailleurs, où est-elle ? Je lui ai interdit de bouger de son bureau ! grogne Ambroise.

— Ne sois pas trop dur... C'est moi qui lui ai demandé d'aller me chercher un café. Tu sais que le café m'aide à patienter, minaude-t-elle en lui caressant le bras.

D'un coup d'œil froid, Ambroise jauge Garance qui continue de sourire. Il a toujours été méfiant, même pour un détail insignifiant. Il hésite, fait tourner à plusieurs reprises son anneau en or aux feuillages ciselés autour de son annulaire. Après quelques minutes, la ride du lion d'Ambroise disparaît. Son visage se détend comme un vêtement sous la vapeur d'un fer à repasser. Il est lisse et calme. Malgré le temps, les expressions du visage ne

changent pas. Il avait exactement la même il y a cinq ans. Ambroise a pris sa décision.

— OK ! Après tout, tu as raison ! Elle rangera le dossier elle-même, acquiesce-t-il en jetant la chemise cartonnée sur le bureau de Nathalie. Allons déjeuner !

Garance pose sa main sur le bras d'Ambroise puis ils se dirigent vers l'ascenseur avec une prestance princière. Lorsque Ambroise s'arrête soudainement et fait demi-tour en demandant à Garance de l'attendre. Il doit aller chercher son manteau et son écharpe. Garance n'a aucun moyen de l'arrêter. Je suis faite comme un rat.

Je me retire rapidement de l'entrebâillement et plaque mon dos contre le mur situé derrière la porte du bureau ; en entrant, Ambroise la pousse sur moi m'offrant la meilleure cachette au monde. Je n'ose respirer de peur de me faire repérer. Mes mains deviennent moites. Je transpire au point que des auréoles se dessinent sous mes aisselles. J'entends Ambroise qui brasse dans son bureau, récupère quelque chose dans un tiroir puis prend son manteau et son écharpe sur le porte-manteau qui cogne contre les stores de la fenêtre. Quand, tout à coup, sa main apparaît sur la tranche de la porte. Je plaque ma main sur ma bouche pour étouffer

mon cri de surprise. Ambroise reste un moment accroché à cette porte, jette un coup d'œil à la pièce puis, il finit par la claquer. Après un instant, le rire de Garance se meurt au moment où les portes de l'ascenseur se ferment. Ils sont partis.

Le dos collé au mur, je souffle tout en essuyant mes mains moites sur mon pantalon. Je reprends mes esprits et m'empresse de coller sous le plateau du bureau un petit micro-espion. Ainsi, entre la caméra et le micro, ce lieu n'aura plus de secrets pour moi.

Je me dépêche de sortir et laisse traîner mes yeux sur le bureau de Nathalie. Pas de nom sur le dossier, juste le chiffre sept. Alors que j'écris sur mon calepin les premiers indices de cette enquête, installée à mon bureau, Nathalie fait son apparition avec le café de Garance. Se rendant compte qu'il n'y a plus personne, elle hausse les épaules et en boit une gorgée. Elle aperçoit le dossier sur son bureau, soupire, puis résignée, va le ranger dans celui d'Ambroise.

Chapitre 4

Plus j'avance dans cette enquête, plus ce que je sais déjà se confirme.

Ambroise Dieudonné de Chateldon est issu d'une vieille famille aristocratique de l'entre-soi versaillais, qui a reçu ses galons grâce aux faveurs de « la Chateldon, la favorite du Roi ». Une des maîtresses de notre bon roi Louis XIV ? Que nenni. La Chateldon est une eau minérale naturelle gazeuse conseillée par le médecin du roi pour ses vertus médicinales. Courtisans éclairés, la famille d'Ambroise s'est empressée d'organiser le cheminement de cette eau du Puy-de-Dôme jusqu'à la table du roi et d'acquérir ce nom devenu prestigieux. À eau d'exception, famille d'exception !

Indispensables aux yeux du roi, les « de Chateldon » ont alors développé un solide réseau social entre gens de bonne famille. Les mariages et les contrats se sont multipliés, leur permettant ainsi d'être les courtisans incontournables du dix-septième siècle. Une belle légende dorée que tout Versailles connaît.

Toutefois, l'histoire de cette lignée est trop lisse, trop exemplaire. Les « de Chateldon » ont certainement restauré la façade et la charpente de leur arbre généalogique en réparant les craquelures sociales et en exterminant les vermines du bois. Et c'est auprès de ces derniers qu'il faut absolument aller chercher. La quête de ces petites bêtes nocives, responsables des dissonances des parentés parfaites, est la clé de réussite de nos enquêtes. Raphaël raffole de cette partie. Il va passer des heures entières aux archives de la bibliothèque centrale de Versailles qui recèlent tant de secrets insoupçonnables que cela en est vertigineux. Pour ma part, je vais me concentrer sur le présent en allant glaner par-ci par-là quelques ragots auprès de mes précieux indices.

La meilleure à ce jeu-là est ma chère Marie Hémée Delacour. Une perle en son genre. Munie de son vélo cargo et de ses trois enfants, elle sillonne la ville tous les jours et me récolte, incognito, les nouvelles croustillantes sur les Versaillais. Personne ne se doute de quoi que ce soit. Une vraie magicienne ! Marie fait partie de la haute, mais son naturel déluré s'échappe de temps en temps de cette carapace. Et c'est dans ces moments que la nuit tombant,

accoudée à la fenêtre de mon bureau, une cigarette entre les doigts, Marie me rapporte ses découvertes.

— Si on apprend que Garance est venue te voir pour surveiller la « favorite du roi », cela va jacter sévère à la paroisse ! me lâche-t-elle entre deux gorgées de bière.

— T'inquiète pas ! Il va falloir être un peu plus discret que d'habitude, la rassuré-je.

— Ouais... En tout cas, elle est bizarre cette enquête. Généralement, en une semaine, j'ai plein de ragots à te rapporter, mais là, calme plat sur la fréquence. C'est frustrant !

— Ah ! Toi aussi tu trouves cela suspect ? C'est impossible qu'une personne ait une vie aussi...

— Insipide ! termine Marie.

Nous sourions ensemble à ce constat affligeant. Marie écrase son mégot sur la rambarde de la fenêtre. Puis, entre s'asseoir sur la bergère devant le feu.

— Comment va-t-on faire pour cette enquête ? demande-t-elle.

— Je n'en sais rien. Il va falloir s'accrocher. Continuer les filatures. Aller chercher les informations dans les tréfonds

de la société. Il y a bien quelque chose ou quelqu'un qui peut nous mettre la puce à l'oreille ! Un cousin taré, une belle-sœur complotiste, un parent obsédé... quelque chose quoi...

Les yeux plongés dans les flammes, Marie réfléchit, hésite, se triture l'ongle du pouce entre ses dents.

— Il y a bien... laisse-t-elle en suspens avant de faire les cent pas devant la cheminée.

Je suis suspendue à ses lèvres. J'observe ses gestes, ses expressions. Je trépigne d'impatience.

— Son grand-père est peut-être le maillon faible...

— Comment ça ?

— Selon les qu'en-dira-t-on, vers la fin de sa vie, Hippolyte de Chateldon, passait des journées entières dans la bibliothèque de son hôtel particulier. Personne n'arrivait à l'en déloger. Il faisait des recherches sur un objet. Je crois que même sa fille ne sait pas ce qu'il cherchait. La famille s'est dit que Bon Papa perdait la carte ; en même temps, à quatre-vingt-huit ans, ils étaient sûrs de leur diagnostic, me lâche Marie dans un rire étouffé.

— C'est cool que pépé ait été taré, mais je ne vois pas en quoi cela va m'aider dans mon enquête d'adultère ?

— Réfléchis à plus grande échelle ! Toi aussi tu as des doutes sur l'histoire de l'adultère. Il est tellement prude ! Bon, en même temps, il faut se méfier des apparences... Parce que si tu savais comme mon Augustin envoie du lourd ! me confie-t-elle en passant sa main sur le haut de sa poitrine, les yeux légèrement fiévreux.

Marie s'empresse de boire une gorgée de bière pour redescendre en pression, repositionne son carré en soie sur son cou tout en lâchant un soupir qui en dit long sur ce qu'elle était en train de s'imaginer.

— C'est bon ? Tu as fini ? lui demandé-je un sourire en coin. Tu me disais de réfléchir autrement. Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas une enquête d'adultère. Il n'en est plus question ! Et je pense qu'il faut que l'on creuse un peu plus sur le grand-père.

Je m'appuie sur le dossier de mon fauteuil, le fais tourner sur lui-même. L'analyse de Marie est percutante. Si nous n'avons rien trouvé sur Ambroise, c'est parce qu'il ne trompe pas Garance. Il reste cependant suspect et j'ai bien l'intention de savoir pourquoi. J'écris sur mon calepin « pas

d'adultère », mots qui s'ajoutent à Louis XIV et au chiffre sept. Marie pose son verre de bière sur mon bureau et enfle son manteau.

— Il est déjà vingt heures. Je vais y aller si je ne veux pas qu'Augustin se doute de quelque chose. Cela fait plus d'un quart d'heure que je suis là. Étendre le linge dans la dépendance ne devrait pas me prendre autant de temps.

— Tu sens la bière et la cigarette. Ta couverture va en prendre un coup !

— Oh ! Il fera semblant de ne rien sentir et cela nous arrange bien, me dit-elle en sortant.

La conversation avec Marie m'a permis de voir l'enquête sous un autre angle. Dès demain matin, j'envoie illico presto Raphaël à la bibliothèque pour chercher des informations sur ce fameux Hippolyte. Quant à moi, je vais continuer ma surveillance du côté d'*Identity* dans l'espoir que cela bouge un peu.

Il est neuf heures du matin lorsque Ambroise passe la porte. Il entre en réunion jusqu'à midi, part déjeuner avec Grégoire, puis s'enferme dans son bureau en début d'après-midi. Toutes ses journées ressemblent à celle-ci : aucun imprévu, aucun accroc dans son agenda. Il est réglé comme

du papier à musique. Cependant, ce vendredi après-midi, Ambroise sort en trombe de son bureau en aboyant des ordres à Nathalie, qui pousse un petit cri strident de surprise. Ambroise claque des doigts comme s'il s'adressait à un chien et continue de débiter un nombre incalculable d'informations qu'elle s'empresse de noter sur une feuille de peur d'oublier. D'un mouvement de main exaspéré, il ignore les questions de son assistante et retourne dans son antre en la laissant seule avec ses points d'interrogations en suspens pour ressortir vêtu de son manteau. Ambroise passe devant la pauvrete et lui ordonne en agitant un journal de sa main droite :

— Personne n'entre dans mon bureau, même pas vous !
Je serai absent tout le reste de l'après-midi !

C'est l'occasion que j'attendais depuis des lustres. J'enfile ma veste fourrée et me dépêche de dévaler les escaliers pour arriver avant l'ascenseur. Je vais pouvoir enfin commencer ma filature. Mon cœur bat à vive allure, mes joues deviennent rouges, l'adrénaline se répand comme une traînée de poudre enflammée dans mes veines : je me sens vivante ! Voilà pourquoi je fais ce métier.

J'arrive essoufflée au rez-de-chaussée. Descendre six étages en survolant les marches sur la pointe des pieds pourrait tuer n'importe qui. Les mains sur les genoux, pliée en deux, je cherche à reprendre ma respiration. Cachée derrière le renforcement d'un mur, je ne lâche pas des yeux les portes de l'ascenseur. Après un petit moment, je respire de nouveau calmement, mais je commence à m'inquiéter de ne pas voir Ambroise arriver. L'aurais-je loupé ? Où est-il ? Loin ? Remonté à son bureau ? Arrêté à un autre étage ?

Le bip de l'ascenseur sonne ma délivrance. Un flot de personnes se déversent sur le marbre du hall d'entrée tout à coup bondé. Il est seize heures. Un vendredi. Ambroise apparaît, arborant sa tête de *Grinch*⁴ : sourcils froncés, regard dur et rictus boudeur. Il fend la foule tout en jetant un coup d'œil rapide à son journal. J'attends patiemment qu'il sorte enfin de l'immeuble pour le suivre discrètement vers sa mystérieuse destination.

« Ce n'est vraiment pas le moment », ronchonné-je en sortant mon téléphone portable de ma poche. Un texto. Je souris en voyant que c'est Julien, mon amour. Mais

⁴ Le grincheux qui veut gâcher Noël.

déchante rapidement. Il rompt avec moi. Par texto. *Pauvre mec !* Je chasse d'un revers de main les larmes qui coulent le long de mes joues et m'empresse de suivre de près Ambroise.

Il sort du bâtiment et enfourche un vélo. Je reste coite. Un vélo. Je me suis fait avoir comme une bleue. Ambroise traverse la rue puis pédale en direction des carrés du marché. Il faut absolument que je le suive. Je cours en direction de la piste cyclable, quand les pneus d'un bus couinent si fort que mon cœur vient s'écraser contre ma cage thoracique. Le nez du bus est seulement à quelques centimètres de ma tête. Je souffle, tremble de la tête aux pieds. Je lève les mains en l'air afin de rassurer le chauffeur du bus qui me regarde les yeux exorbités et les mains crispées sur le volant. Je crois qu'il a eu aussi peur que moi. Je me passe les mains sur le visage rapidement et avance vers la piste cyclable. Le bus met quelques minutes à redémarrer, puis poursuit son trajet.

Je reprends mes esprits. Je dois suivre Ambroise pour savoir ce qu'il cache. Et pour cela, il me faut un vélo. C'est alors qu'un adolescent, un casque de musique rivé sur ses

oreilles, arrive. Je m'empresse de me mettre sur son passage.

— Vous êtes complètement tarée ! J'ai failli vous écraser ! hurle-t-il.

— Ça ne fait que la deuxième fois en cinq minutes... Mais ce n'est pas le sujet. J'ai besoin de ton vélo immédiatement, lui dis-je d'un ton ferme. Descends ! Je te le ramène une fois que j'ai terminé.

— Vous êtes sérieuse ? répond-il en éclatant de rire. Il est hors de question que je vous donne mon vélo... À moins que...

— À moins que quoi ?

— À moins que vous me donniez cinquante euros, revendique-t-il avec un sourire malicieux.

— Quoi ? Cinquante euros pour ton vélo tout pourri ?! Écoute... Tu n'as qu'à dire à tes parents que tu te l'es fait voler et ils t'en achèteront un autre ! Cinquante euros, et puis quoi encore ? Pfff...

L'adolescent me tend sa main en pliant ses doigts d'avant en arrière à plusieurs reprises. Le message est clair.

— Aider son prochain ! Que des conneries ! pesté-je avant de lui donner l'argent, sauter sur la selle et pédaler comme une dératée afin de rattraper Ambroise.

Quelques instants plus tard, je le retrouve bloqué sur la place. Les jours de marché, c'est la pagaille assurée. Les maraîchers occupent les carrés tandis que les voitures se croisent avec les piétons et les vélos. Ambroise attend au carrefour. Il s'exaspère face au flux continu et force le passage. Il m'entraîne alors dans le dédale des rues de Versailles.

Il passe devant la gare Versailles Rive droite avec son seul bâtiment à l'inspiration néo-classique, part en direction du Chesnay, fait le tour d'un parc pour enfants pour finalement revenir sur ses pas, puis remonte sur la place du marché, descend la rue de la paroisse. Il file à vive allure devant la ribambelle de vitrines où vêtements, outils et meubles rivalisent de beauté pour attirer le chaland. Ambroise lève la tête au milieu de la rue, regarde l'heure sur l'horloge de l'église Notre-Dame. Il accélère. Il doit être en retard.

Il tourne à droite, à gauche, frôle un tilleul, déboule sur le boulevard de la Reine et s'arrête à l'entrée du parc du

Château où il attache son vélo à la grille. D'un air détendu, je pose mon vélo à côté du sien. Être au plus près de sa cible est un jeu dangereux. Mais, le risque, j'adore ! Je fais semblant de refaire mes lacets alors qu'Ambroise regarde le journal qu'il a entre les mains. Il se gratte la tête, passe ses mains dans les boucles de ses cheveux, regarde en direction de la grille de Neptune et marche d'un pas décidé. Une balade dans les jardins du château commence.

Je lui emboîte le pas tout en maintenant une certaine distance. Ambroise n'arrête pas de regarder le journal. Peut-être un jeu de piste ? Une carte ? Que contient ce journal ? Je secoue la tête comme un shaker. Le moment est mal choisi pour se poser ces questions. Je dois me concentrer sur la filature ; sinon, je vais vraiment finir par perdre Ambroise de vue.

Il dépasse le bassin de Neptune, remonte sur le parterre nord du château en longeant l'allée d'eau et le bain des Nymphes. En haut de l'escalier qui domine le grand canal, Ambroise regarde de nouveau le journal, le roule et le tapote plusieurs fois entre ses mains. Il dévale les marches et descend vers le bassin d'Apollon. Je le suis de près tout en me cachant derrière chaque statue que je croise.

Ambroise accélère le pas puis bifurque sur la gauche pour s'engouffrer dans une petite allée discrète. Je cours de peur de le perdre. C'est alors qu'il fait demi-tour. Je stoppe net, m'empresse de sortir mon téléphone portable afin de faire croire que je prends des photographies. Ambroise me frôle sans se rendre compte de ma présence. Il est comme obnubilé. Il retourne dans l'Allée-royale pour en prendre une autre qui mène au bosquet de la Colonnade. Ne croyez pas que je suis calée sur les jardins du château. Je n'y mets d'ailleurs jamais les pieds. C'est juste écrit sur le panneau à l'entrée.

Ambroise le traverse d'une seule traite, tête droite, regard fixe. Ce péristyle de colonnes en marbre qui entoure une statue posée en son centre me transporte dans un autre lieu, dans une autre époque. La tête en l'air, je continue d'avancer, concentrée sur mon objectif : coincer le blaireau. Je presse le pas. Ambroise est en haut du chemin.

Il entre d'un pas vif dans le bosquet de la salle des Marronniers : un des nombreux petits jardins clos lovés dans un espace boisé du parc du château. Je le suis de près dans cette longue allée rectangulaire peuplée d'arbres et ornée de bustes antiques et de statues ; quand, sans m'en rendre

compte, je me fais encercler par un groupe de touristes asiatiques qui hurlent dans un chinois fort désagréable. Bousculée, je vacille. Ils m'emportent dans un tourbillon qui me déstabilise. J'essaye de forcer le passage, m'excuse à plusieurs reprises pour les faire culpabiliser. Avec les Japonais, cela fonctionne à tous les coups ! Mais pas avec eux. Ils ne m'entendent pas, m'ignorent complètement, se croient maîtres du monde. Je joue des coudes, marche sur plusieurs pieds pour m'extirper de cette marée humaine. Je m'en sors à peine lorsque le guide, marchant à reculons pour regrouper ses petits camarades, écrase mes talons. Je titube, cherche désespérément mon équilibre de peur de finir écrasée.

Bondissant sur le côté pour sauver ma peau, je me cogne la tête sur une surface dure. Sous la violence du choc, je glisse lentement sur le sol, à moitié inconsciente. J'ai juste le temps d'apercevoir une belle paire de...

Il est bien monté celui-là ! aura été ma dernière pensée avant de m'évanouir dans le brouhaha du troupeau de touristes chinois se dirigeant vers la fontaine.